

## **Le Petit Journal 25 juin 1930**

### **COIN DE FRANCE OU PERSISTE LA VIE DU PASSÉ**

#### **Les femmes dans la vallée d'Ossau**

**A l'abri des contreforts pyrénéens se sont perpétuées**

**une langue, des mœurs, des coutumes de jadis**

Pau, la jolie capitale du Béarn offre avec sa magnifique terrasse sur la chaîne éblouissante des Pyrénées, son-casino, ses jardins, tout le confort des grandes villes et le charme de la campagne. C'est aussi un centre d'excursions : tout près, dans la plaine, se trouve la belle cathédrale de Lescar où les fouilles ont mis à jour les tombeaux provisoires des rois de Béarn. Pour ceux qui aiment la haute montagne, une auto les mène rapidement aux stations thermales réputées d'Eaux-Chaudes et d'Eaux-Bonnes; de là l'accès est facile aux grands lacs et aux hauts sommets des Pyrénées.

Pour ma part, j'ai été particulièrement séduite par la vallée d'Ossau; c'est là que, sautant entre les roches et bruissant sur les cailloux, coule le Gave de Pau (sic). A moins d'une demi-heure de la ville, près de Gan, la vallée se resserre pour devenir bientôt une sorte de couloir qui débouchera sur le cirque sombre de Laruns. C'est là, au pied du pic de Ger à l'abri des contreforts pyrénéens, que se sont perpétuées une langue, des mœurs, des coutumes de jadis ; là avec quelque imagination, on peut se croire encore aux temps lointains, à l'époque des loups garous, du droit d'aînesse et du servage. Là, les femmes sont de toutes les corvées et subissent toutes les misères. A son foyer, l'Ossaloise sert non seulement son seigneur et maître mais supporte encore sa belle-mère ! En entrant dans la maison de son mari, la jeune épouse y trouve la famille avec laquelle désormais, elle devra coûte que coûte faire bon ménage jusqu'à la mort. La maison seule compte, Brigitte, Jean, Paul, peuvent y vivre, et les alliances amener, avec des membres nouveaux, de nouveaux noms ; seul le nom gravé que la vieille porte du chalet de montagne aux galeries ouvertes, est connu dans le village. Ce sont les maisons Caseau, les maisons Noguès qui ont leur histoire et devant elles les personnalités disparaissent. De dures conditions de vie ont nécessairement laissé aux traditions toute leur force : pour ne pas mourir, la population qui se dispute déjà les maigres parcelles de ce sol montagneux, pratique en fait le droit d'aînesse. L'aîné hérite de la propriété, et dédommage de façon ou d'autres les cadets. Ceux-ci, assez souvent, émigrent mais fidèlement reviennent au pays natal, après fortune faite, si la chance leur a souri. Quant aux femmes, elles demeurent et lorsque la terre paternelle ne peut les nourrir, elles vont en journée, soit à la fabrique de chapelet, soit chez d'autres cultivateurs plus fortunés ou encore chez de rares bourgeois. Pour travailler du lever au coucher du soleil, elles recevaient dix sous par jour, il y a douze ans, et, actuellement, pour être mieux payé, le travail reste toujours dur ; ce sont elles qui montant à l'échelle, portent au maçon le lourd panier de plâtre ; on les trouve également à la charrue et pour tout repos, en rentrant à la maison, elles trouvent les enfants à soigner et le ménage à faire.

Comme on peut le supposer, faute de temps, et aussi de savoir-faire, l'hygiène est déplorable. Qui se lave autre chose que le bout du nez et des doigts, doit être sans conteste, une femme de mauvaise vie ! Aussi, sauf les grands jours de fête, la toilette est des plus sommaires. Sur le bonnet blanc qui serre étroitement le front, l'Ossaloise jette un mouchoir de couleur en soie, qu'elle noue négligemment sous le menton ; par derrière pend sa longue natte qu'allonge encore un tressis de ruban. Pour sortir, elle a le beau capulet rouge, mais à l'ordinaire, lorsqu'elle se rend à l'église, elle s'enveloppe d'une grande cape noire ; et, à les voir passer ainsi graves et silencieuses pour se séparer, dans la nef, des hommes, on pense à des nonnes de quelque ordre monastique.



Petites gens et petites maisons de la vallée d'Ossau

A l'église, aux cérémonies du mariage et de la première communion, elles offrent au prêtre, le pain de sucre conique et aux enterrements, elles portent, allumé, le long ruban de cire vierge enroulé dans un paillason de forme ronde qui sert aux deuils des générations successives. Suivant le cercueil, porté à bras d'hommes, les pleureuses tout enveloppées de noir, font claquer leurs sabots et hurlent la grande détresse humaine. Au bord de la fosse, j'en ai vu s'arracher les cheveux alors qu'elles improvisaient des plaintes rythmées comme une sorte de mélodie antique.

Cependant la guerre a passé et un monde nouveau a paru, mais la vallée d'Ossau demeure dans son mystère et qui veut voir de vieilles coutumes et qui aime les accoutrements de jadis, n'a qu'à se rendre dans ce curieux pays, il y trouvera une partie de notre histoire, la vie et les notions du moyen-âge. Nos façons de sentir et de penser, l'Ossalois, quoiqu'intelligent, les ignore, il les

repousse de tout son désir de vivre, car il sent bien que s'il les adoptait sa vallée serait bientôt déserte.

Certes, depuis 1914, j'y ai constaté bien des changements, c'est ainsi que débarrassé des terribles hypothèques qui déséquilibraient sans cesse son budget, l'Ossalois jouit d'un peu plus de bien-être : il a repeint sa vieille demeure, a fait mettre au besoin un toit neuf, la nuit, l'électricité y brille, et sur sa table, il met journellement le vin et la viande qui autrefois ne paraissaient guère qu'aux jours de fêtes carillonnées. Moins serves, les femmes revêtues de leurs atours multicolores, se distraient plus volontiers aux fêtes du pays.

Malgré les changements extérieurs que nos temps ont apportés à sa vie, la femme ossaloise garde l'âme de sa race. La bergère perdue dans les brumes de la montagne tressaille lorsqu'elle voit un chien étranger courir à ses côtés, puis disparaître : « Ses yeux étaient de flamme », raconte-t-elle et d'avoir ainsi frôlé le diable déguisé, en quête d'une âme à perdre, elle frissonne encore pendant que ses auditeurs se signent.

De nos jours encore, la maladie est trop souvent considérée comme un mauvais sort qu'il faut exorciser. Qui est fou ou malade est possédé et il faut l'amener à Bétharram pour espérer sa guérison. Ce lieu de pèlerinage compte toujours de

nombreux patients plus confiants dans les paroles de l'exorciste que dans les remèdes du docteur.

A ce sujet, je me rappellerai toujours le calvaire d'une jeune mère ossaloise dont le bébé se mourait. Brûlés par des vésicatoires laissés trop longtemps et des couches trop profondes de teinture d'iode, le dos et la poitrine du pauvre petit n'étaient qu'une plaie. Ses gémissements affolaient la pauvre maman, qui soudain, prit l'enfant dans ses bras et partit ainsi malgré le froid intense, pour ce long pèlerinage ; elle en revint exultante croyant avoir guéri son bébé, qui exténué, ne gémissait plus. Dans la nuit, cette petite victime de l'ignorance avait heureusement et pour toujours cessé de souffrir. Et malgré nombre de cas semblables, les communes riches maintenant, n'ont pas encore d'infirmière visiteuse !

Un fait symbolisera l'attachement de l'Ossalois pour sa terre. Dans une auberge maudite, un crime avait eu lieu, accident, fut-il dit, l'auteur s'exila puis revint avec son fils. Où a passé le père passera bien l'enfant et le fils d'un coup de fusil abattit une jeune fille de 15 ans qui tomba précisément où était tombée la première victime. Je vis son sang couler en fin ruisseau, par l'auvent qui surplombait la rue et rougir les pierres déjà tachées de sang innocent. En, ce pays on est toujours plus ou moins parent, puis la famille de la victime ne voulait pas de la justice dans ses affaires, mais elle exigea une réparation pour l'«accident», mais quelle compensation pour le sang d'une jeune fille la première née de la famille ? Tout paysan avait deviné dans son cœur. Le père de la victime demanda et obtint du père du meurtrier un champ et ce champ est appelé aujourd'hui le champ du sang et voilà comme le paysan aime sa terre, la belle terre de la vallée d'Ossau.

**Y. Morin.**